

EMPIRE STATE

DU MÊME AUTEUR

Une vie d'espion, Balland, 2002, Gallimard, « Folio Policier », 2004.

Henry Porter

EMPIRE STATE

roman

*Traduit de l'anglais
par Jean-François Chaix*

Calmann-Lévy

Titre original anglais :
REMEMBRANCE DAY

Première publication : Orion Publishing Group Ltd, Londres, 2003.

© Henry Porter, 1999

Pour la traduction française :

© Calmann-Lévy, 2006

ISBN 2-7021-3648-6

Le passager nommé Cazuto entra dans la salle d'immigration du terminal 3 à l'aéroport de Heathrow, en début d'après-midi. Il portait un imperméable et un petit sac en bandoulière, et rejoignit l'une des files d'attente réservées aux non-membres de l'Union européenne. L'Américain jeta un coup d'œil rapide autour de lui. Deux policiers armés de mitraillettes Heckler et Koch encadraient le guichet de contrôle des passeports, tandis qu'un groupe en civil observait les voyageurs qui débarquaient en Grande-Bretagne par ce jour de mai exceptionnellement frais.

Larry Cazuto, en réalité le vice-amiral Ralph Norquist, devina que ces hommes le cherchaient. L'impatience perceptible sur leurs visages l'intrigua. Ils n'auraient pas dû être au courant de son arrivée. Son itinéraire avait été gardé secret. Sa femme et sa secrétaire savaient qu'il se rendrait brièvement en Europe, mais n'avaient aucune idée de la date du voyage. Elles ignoraient aussi qu'il devait rencontrer le Premier ministre et les principaux responsables des services de renseignement britanniques.

Norquist, conseiller spécial du président pour les affaires de sécurité, décida de ne pas se manifester immédiatement. Il fit ce qui viendrait à l'esprit d'un homme d'âge mûr que sa bedaine et son dos voûté rangeaient dans la catégorie des universitaires : il se perdit dans la foule avec un regard bienveillant sur la queue qui se formait derrière lui. Puis il leva les yeux vers les caméras de sécurité. Aucune n'était braquée sur lui, ni sur le flot des passagers. Devant lui, une femme d'une quarantaine d'années, séduisante et manifestement fortunée, encore qu'assez vulgaire, se démenait pour connecter son portable à un opérateur européen. Elle portait plusieurs bagages à main et il lui proposa de l'aider. Elle voulut répondre et laissa tomber le passeport qu'elle tenait entre ses dents. Il le ramassa et le lui rendit. Comme il montrait la marque du rouge à lèvres sur l'une des pages ouvertes, il dit en plaisantant : « Vous avez votre visa. »

La femme sourit et récupéra le passeport, mais elle lâcha l'une des poignées en bambou de son grand sac en tissu. Le contenu se répandit par terre. Norquist s'accroupit pour l'aider. Pendant qu'elle ramassait ses affaires avec la célérité d'un croupier, il l'observa plus attentivement. Il se demanda si la lueur de calcul qu'il avait aperçue dans son regard était le fruit de son imagination. La femme se releva et le remercia avec effusion. Ils avancèrent vers le guichet. Là, il regarda par-dessus son épaule pour voir si le nom du passeport correspondait aux initiales gravées sur le briquet en argent qu'il avait ramassé. C'était une

seconde nature chez lui. Il trouva bizarre et pour le moins édifiant que les noms ne concordent pas, ni le patronyme ni les initiales.

Des hommes de l'autre côté de la barrière l'avaient repéré. À son tour, Norquist reconnut le visage nouveau de Peter Chambers, un haut fonctionnaire du MI5 qu'il avait rencontré dix-huit mois plus tôt.

« Je crains qu'il y ait urgence, amiral, dit Chambers. Nous allons vous escorter jusqu'à Londres. » Il fit signe à l'homme qui le suivait. « Voici le sergent Llewellyn, de la Branche Spéciale de la police métropolitaine. Il va... »

Avant que Chambers en dise davantage, Norquist lui indiqua la femme qui descendait l'escalator vers la réception des bagages. Elle portait ses sacs sur l'épaule et tenait plaqué contre l'oreille son téléphone portable, de couleur dorée. « Pouvez-vous vérifier son identité ? Sur son passeport, elle s'appelle Rafaella Klein, mais les initiales de son briquet sont E. R. J'ai l'impression qu'elle a pris un malin plaisir à faire tomber ses affaires. Ceci pourrait vous être utile », ajouta-t-il en glissant dans la main de Chambers la puce en plastique que la femme avait oublié de ramasser. Bien entendu, il l'avait escamotée. C'était la carte SIM du serveur américain ; elle leur apprendrait tout ce qu'ils voudraient savoir.

« Nous nous en occupons immédiatement », répondit Chambers. Il fit signe à un homme mince et sobrement vêtu posté derrière les deux policiers armés, et lui remit la carte. « Demandez aux douanes de la fouiller, prenez-la en filature. » Chambers se retourna. « Maintenant, monsieur, si vous le permettez, nous sommes un peu en retard. Votre bagage a été porté directement dans la voiture. Je vous expliquerai en route. Nous devons y aller, monsieur.

– Si vous avez récupéré mon bagage, cela signifie que vous saviez sous quel nom je voyageais.

– C'est tout le problème, monsieur. Votre sécurité est en danger. »

Ils se dirigèrent vers le fond de la salle d'immigration, franchirent une porte et empruntèrent un couloir de bureaux, vides pour la plupart. Deux policiers en anorak et treillis les rejoignirent. Le groupe, une douzaine d'hommes, descendit les trois étages d'un escalier métallique qui vibra sourdement sous leurs pas. En bas, le couloir tournait à droite vers une issue de secours. Un fonctionnaire de la sécurité attendait, muni d'une carte magnétique. Il la pointa vers une caméra de surveillance et tourna la serrure. Les portes s'ouvrirent vers l'extérieur. L'odeur de kérosène et le fracas des avions qui roulaient lentement sur la piste envahirent le couloir. La pluie battante s'engouffra. Norquist allait enfile son imperméable, quand Llewellyn le lui prit des mains et le confia à un fonctionnaire, en même temps que son sac. Puis il leva la main vers deux policiers postés près de quatre voitures garées en enfilade sur la droite et à peine visibles.

« Nous improviserons en cours de route, expliqua Chambers. Nous avons peu d'informations. »

Norquist haussa les épaules. « Entendu. »

Ils attendirent un instant. Une voix retentit dans la radio de Llewellyn. Aussitôt les hommes entourèrent Norquist et l'entraînèrent en lui maintenant la tête baissée. Il se retrouva assis à l'arrière d'une Jaguar noire. Chambers s'installa à ses côtés, Llewellyn à l'avant. Les autres se répartirent dans une Range Rover vert sombre, une berline Ford et une BMW fermant le convoi.

« Que se passe-t-il ? » demanda Norquist.

« Nous avons appris qu'on voulait s'en prendre à vous dans ou près du terminal. Je suis navré, cette procédure n'a rien d'idéal. Nous aurions préféré vous transporter en ville en hélicoptère. Vous le prendrez peut-être en cours de route. L'important est que vous quittiez au plus vite l'aéroport. »

Norquist inclina patiemment la tête, comme s'il s'agissait d'un retard mineur. De fait, son avion était resté immobilisé deux heures à Reykjavik à cause d'une panne informatique.

« Nous croyons qu'il s'agit d'une grosse opération, mais nous n'avons aucun détail », poursuivit Chambers avec un clin d'œil appuyé : il ne pouvait pas en dire davantage devant le chauffeur et Llewellyn.

Les véhicules se faufilèrent entre les piliers du terminal 3, ralentissant à proximité des avions qui manœuvraient sur les parkings et s'arrêtant quand une voiture de service leur bloquait la voie sur les aires de stationnement. La bourrasque qui soufflait du sud-ouest les gênait. La Jaguar hésita à plusieurs reprises à cause de la mauvaise visibilité ou parce qu'elle s'égarait dans l'aéroport tentaculaire. Quelques minutes plus tard, le convoi dépassa le terminal 2, prit de la vitesse sur l'espace dégagé entre les pistes et fonça vers de vastes hangars sur le flanc est de l'aéroport. Une voiture de service jaune les arrêta un moment pour laisser passer un 747 tracté hors des ateliers de maintenance. Au lieu de prendre la sortie sur la droite, près du hangar de British Midlands, ils parcoururent plusieurs centaines de mètres jusqu'au bout de la piste. Huit appareils attendaient leur tour pour décoller. La pluie et les gaz d'échappement brouillaient le paysage. Ils ralentirent pour chercher la sortie. Enfin, quelqu'un aperçut au loin un motard qui agitait le bras.

Llewellyn hurla dans sa radio pour couvrir le bruit des moteurs. « Route trois. Compris ? Route trois. » Il se cala dans son siège pendant que les voitures accéléraient et souffla : « Espérons que ça marchera. »

À un kilomètre et demi de là, un homme porta un télescope optique Bresse à son œil droit pour étudier le convoi des véhicules grossi vingt fois. Les quelques passionnés présents sur la terrasse d'observation du terminal 2, malgré la pluie et la mauvaise visibilité, pointèrent eux aussi leurs jumelles et télescopes vers le bout de la piste sud, la 27 droite comme ils la nommaient. Mais quand les quatre voitures s'éclipsèrent à la lisière de la piste en direction du portail d'urgence ouvert dans la clôture, ils reportèrent leur intérêt sur une procession de

Boeing suivis de deux avions russes, un Tupolev Tu-154 et un Yakovlev Yak-42 qui, par chance, venaient de se poser à sept secondes d'intervalle sur la piste nord, ou 27 gauche.

Les observateurs avaient presque tous des téléphones. Certains possédaient même des radios portatives qui leur permettaient de discuter avec d'autres passionnés disséminés autour de l'aéroport. Il n'y avait donc rien d'anormal à ce que l'homme au télescope optique Bresse se désintéresse d'un avion de Tunisair qui roulait bruyamment sur le tarmac, qu'il regarde au-delà des toits hérissés de conduits d'évacuation d'air et d'antennes radio, et appelle un numéro préenregistré sur son portable. Engoncés dans leurs anoraks, absorbés par le va-et-vient des supersoniques, tripotant leurs Thermos et leurs paquets de sandwiches, les férus d'avions ne lui prêtèrent aucune attention lorsqu'il parla des voitures qui venaient de quitter l'aéroport et tournaient à droite, en direction de l'autoroute A30.

Au même moment, une autre opération de surveillance s'achevait au terminal 3. Isis Herrick, un agent du MI6, trois de ses collègues du MI5 et quatre policiers de la Branche Spéciale venaient de recevoir l'ordre d'interrompre la filature de Youssef Rahe, un libraire arabe, dans le hall des départs. Thames House, le quartier général du MI5, leur avait appris qu'une personnalité américaine avait débarqué au même terminal et que son transfert jusqu'à Whitehall, le quartier des ministères, était une priorité. La Jaguar blindée du Premier ministre, ramenée de Cardiff à Londres sans son passager habituel, s'était déroutée sur Heathrow. Dans ses écouteurs, Herrick entendit un ordre : les quatre policiers en civil devaient immédiatement quitter l'équipe de surveillance mixte et se rendre dans une salle près du hall de l'immigration où ils recevraient des armes.

Isis Herrick et ses trois collègues du MI5 – Campbell, Beck et Fisher – s'éloignèrent pour prendre un café. Ils étaient d'humeur maussade. Beck fit observer d'un ton caustique que les membres de la Branche Spéciale avaient gardé les clés et les tickets de parking de deux voitures sur les trois affectées à l'opération. À peine s'étaient-ils installés qu'une nouvelle information leur parvint : tous les policiers de la Branche Spéciale affectés en permanence à Heathrow étaient priés de gagner le hall de l'immigration. Herrick réalisa que Youssef Rahe quitterait la Grande-Bretagne sans être surveillé, sinon par les caméras de sécurité. Ce n'était pas une catastrophe. Comme l'avait observé une voix anonyme au quartier général du MI5, Rahe était une figure de second plan dans la communauté nord-africaine de Londres. Et il ne représentait aucun danger pour l'avion. Son bagage comme sa personne avaient fait l'objet d'une fouille minutieuse. En outre, il voyageait à bord d'un appareil arabe vers un pays arabe. Dès qu'il serait au Koweït, les membres d'al-Mukhabarat, le service de renseignement local, le prendraient en filature et noteraient ses contacts.

Pourtant, Rahe avait quitté la librairie Pan Arabe de Bayswater avec une hâte qui avait intrigué Isis Herrick. Rien n'annonçait son départ. L'homme voyageait rarement. Il passait l'essentiel de ses journées assis à son bureau, derrière la vitrine du magasin. Il répondait,

souvent avec irritation, aux questions des clients et consultait son ordinateur, ses lunettes suspendues au bout d'une chaîne. Ce n'était pas un éminent intellectuel : le service n'était même pas certain qu'il ait des contacts avec les groupes islamistes. Toutefois, lors d'une opération d'infiltration dans la communauté arabe en Grande-Bretagne, son nom avait fait surface ; selon le FBI, un suspect arrêté au Canada lui avait rendu visite au cours d'un séjour à Londres.

Quelques jours plus tôt, on avait confié la surveillance de Rahe à Isis Herrick parce qu'elle parlait l'arabe. Elle avait pris rendez-vous chez un coiffeur dont la boutique se trouvait dans l'axe de la librairie Pan Arabe. Elle était arrivée à 9 h 45, juste avant son ouverture. Un quart d'heure plus tard, elle prenait place dans un fauteuil proche de la rue. Un miroir lui renvoyait une vision nette du 119 Forsythe Street, un immeuble à l'italienne, XIX^e, inhabituel dans le quartier et plus cosu que les bâtiments voisins.

D'ordinaire, Rahe entrait dans la librairie vers 10 heures, après avoir quitté sa famille qui occupait l'appartement au-dessus. Il ouvrait la porte intérieure et vaquait sans hâte à ses affaires. Le plan d'Isis consistait à profiter du calme matinal pour inspecter les lieux et engager la conversation, sous prétexte de pratiquer son arabe. Elle avait appris que le libraire, malgré ses manières revêches, avait un faible pour les Anglaises. Des observateurs avaient remarqué qu'il suivait longuement du regard les passantes à la chevelure blonde et qu'il les recevait avec empressement quand elles entraient dans sa boutique, ce qui arrivait rarement.

« On ne sait jamais », avait annoncé l'officier chargé de la surveillance. « Peut-être vous invitera-t-il à dîner. Il y a un ou deux très bons restaurants libanais dans le quartier. Vous passerez la commande en arabe et vous lui ferez du charme. »

Herrick regardait dans le miroir et attendait que Rahe apparaisse ; il était 10 h 35. Soudain, elle le vit surgir dans la rue. Il portait une petite valise et ce qui ressemblait à un porte-documents de voyage, il était habillé avec soin : une cravate de couleur vive, un pantalon en flanelle d'un gris sombre, une veste vert olive et des chaussures ornées d'une boucle voyante. Peu après, un minicab, un taxi non agréé, s'arrêta. Rahe s'engouffra à l'arrière du véhicule après avoir tapoté la poche intérieure de sa veste pour vérifier la présence de son passeport, un geste de nervosité commun à tous les voyageurs du monde.

Herrick se leva d'un bond. Elle ôta son peignoir, secoua ses cheveux presque secs, s'empara de sa veste en cuir noir et annonça qu'elle avait oublié un rendez-vous. Une fois dehors, elle appela sur son portable les autres membres de l'équipe de surveillance. Ils savaient déjà par la société de taxis que Rahe se rendait à Heathrow. La recherche de son nom sur les registres des compagnies aériennes commença aussitôt.

Trois véhicules de surveillance suivirent le taxi sur Goldhawk Road puis sur la M4, jusqu'au terminal 3. Rahe sortit du minicab, pénétra dans le bâtiment puis en ressortit. Il effectua trois fois le même manège sans regarder le panneau affichant le vol de 14 h 15 à destination du Koweït sur lequel il était enregistré. Il parut enfin prendre une décision et se

dirigea vers la chapelle, près du terminal 2. S'installant au « Jardin du Souvenir », il se plongea dans un journal tout en consultant sa montre de temps à autre. Herrick eut l'impression qu'il était moins nerveux qu'incertain. Elle se demanda s'il attendait quelqu'un. Une demi-heure plus tard, il se leva brusquement et se hâta vers la zone d'enregistrement où il fit la queue derrière une demi-douzaine de passagers, sans parler à personne et, pour autant qu'elle puisse en juger, sans utiliser son téléphone.

Pourtant, son comportement devait sembler suspect car, au contrôle de sécurité, on lui intima l'ordre d'entrer dans une pièce. Là, il fut soumis à une fouille complète et les détecteurs d'explosifs analysèrent ses vêtements et ses chaussures. Sa valise fut inspectée à fond ; on préleva des échantillons de plastique sur la poignée et les côtés pour tester la présence de produits douteux. Tout était normal. Rahe poursuivit son chemin vers les boutiques du duty free, visiblement froissé. C'est alors que Thames House ordonna à l'équipe chargée de sa surveillance de lever le pied et de se présenter à Peter Chambers dans la salle d'immigration.

Herrick éprouvait une légère impatience en écoutant Campbell, Beck et Fisher commenter les événements de la matinée avec leur ton de connivence habituel. Les responsables de Thames House avaient tout d'abord établi un lien entre la présence de Rahe à Heathrow et l'arrivée de l'Américain, puis ils avaient conclu à une simple coïncidence. Quelques minutes après avoir repéré l'Américain à l'immigration, les caméras de sécurité identifièrent la veste vert olive de Rahe, si reconnaissable : il se dirigeait vers la porte d'embarquement et présenta son passeport avant de monter à bord de l'appareil koweïtien.

Herrick allait suggérer à ses collègues de retourner à Londres lorsque Campbell, Beck et Fisher furent convoqués à la réception des bagages avec ordre de surveiller une femme nommée Raffaella Klein et de la filer dès sa sortie de l'aéroport. Ils s'éloignèrent aussitôt, intrigués par la succession des ordres émanant de Thames House.

Restée seule avec son café, et libérée des plaisanteries « maison » de ses collègues, Herrick réfléchit au comportement de Rahe. Le départ précipité pour le Moyen-Orient de cet Arabe somme toute ordinaire n'était pas normal. Elle se demanda s'il avait un rendez-vous dans l'avion : c'était l'endroit idéal pour une conversation longue et discrète, à condition d'avoir réservé sa place. Elle but son café jusqu'à la dernière goutte et se laissa envahir par un souvenir : elle se revit en Écosse lors d'une partie de pêche avec son père, jetant sa ligne une dernière fois sans espoir d'attraper le moindre poisson. Bon sang, il n'y avait rien d'autre à faire. Elle devait se rendre au service de sécurité de l'aéroport et glaner des informations sur les passagers du vol pour Koweït.

Un quart d'heure plus tard, en possession de la liste des passagers du vol KU 102, elle releva les noms des personnes assises autour de Rahe à l'arrière de l'avion. Trois hommes de la sécurité d'Heathrow l'entouraient. Ils avaient suivi les faits et gestes de Rahe sur le système de vidéo intérieure. Elle leur demanda d'imprimer toutes les données informatiques, puis regarda les archives de Rahe sur l'écran placé devant le chef du service.

Le libraire était arrivé en zone d'enregistrement à 12 h 30, quelques minutes après l'ouverture des guichets. Il n'avait parlé ou fait un signe de connivence à personne. La caméra l'avait pris en filature après la fouille et suivi jusqu'au duty free où il s'était offert deux bouteilles de whisky Johnny Walker, étiquette noire, payées en espèces. Dix minutes plus tard, il avait acheté un journal et s'était installé dans un café. Ensuite, il avait disparu du champ pendant une vingtaine de minutes. Selon le chef de la sécurité, il faudrait quelques heures au plus pour reconstituer l'ensemble de ses déplacements, mais il était indubitable que Rahe avait embarqué dans l'avion. Sur les dernières images, Herrick le vit s'approcher du guichet, passer le sac du duty free et sa petite valise de gauche à droite, puis montrer sa carte d'embarquement et son passeport.

Elle porta les mains à ses lèvres, consciente que quelque chose n'allait pas. « Ce n'est pas le même homme », lâcha-t-elle, sans comprendre ce qui la poussait à cette conclusion. « Ce n'est pas ce foutu Rahe ! » Sa voix s'éleva, véhémence.

« Pourtant, c'est la bonne porte », répliqua le responsable sans cacher un bâillement. « Et c'est la même veste. Je ne pense pas qu'il y en avait deux pareilles dans l'avion, pour ne rien dire de l'aéroport.

– C'est la même veste », répondit-elle, hargneuse, les mains crispées sur le bureau. « Mais ce n'est pas le même homme ! Rahe est droitier. Quand il a donné son passeport à l'enregistrement, il l'a pris avec la main droite dans la poche intérieure gauche de sa veste. Ici, il se sert de la main gauche pour prendre la carte d'embarquement dans la poche droite », fit-elle, le doigt pointé vers l'écran. « Regardez ! Il a interverti ses bagages pour faire l'opération. Même de dos, on voit la différence : cet homme a la tête plus étroite, le cou plus long, et le sommet du crâne dégarni. »

Le responsable se pencha sur l'écran. « Vous avez peut-être raison. Mais l'angle n'est pas fameux. Nous avons changé de caméra à cause des travaux sur les câbles du système de reconnaissance visuelle. Dommage que nous n'ayons aucune image de face. » Il savait qu'elle avait raison.

« J'ai filé Rahe toute la journée. Je sais que ce n'est pas lui. »

Ils repassèrent les images du libraire dans la boutique du duty free. Rahe s'éloignait de la caméra à petits pas, les pieds tournés vers l'extérieur. L'homme qui venait d'embarquer à bord du KU 102 marchait avec un balancement prononcé et un mouvement plus ample des bras. Une autre anomalie s'avéra décisive. Pendant qu'il attendait au duty free, Rahe avait regardé sa montre à plusieurs reprises : il relevait brusquement la manche de sa chemise pour dénuder son poignet et remettre en place le bracelet en or. Apparemment, l'homme à l'embarquement ne portait pas de montre. Ou alors elle était invisible, dissimulée sous la manche de sa veste. On ne la devinait même pas quand la main gauche du passager prenait le passeport et la carte d'embarquement dans la poche intérieure de sa veste. Bien que la caméra l'eut filmé de dos et par le haut, Herrick n'avait aucun doute : l'homme n'avait pas de montre.

Sans attendre davantage, elle appela le numéro direct de la salle des opérations de son service. « Youssef Rahe n'a pas pris son avion. Il avait une doublure. Rahe est peut-être votre problème. »

La « route trois » ramena le convoi jusqu'au terminal 4, en lisière de l'aéroport, à travers un couloir de hauts buissons et de barrières antibruit. Les véhicules roulaient à cent quarante kilomètres-heure, les Range Rover à un mètre du pare-choc arrière de la Jaguar, côté conducteur. Un faux mouvement et le chauffeur du Premier ministre, Jim Needpath, aurait causé un accident, heureusement, il avait déjà travaillé avec le policier qui conduisait la Range Rover. Cinq motards avaient pris la tête du convoi pour arrêter la circulation à chaque carrefour. En approchant d'un rond-point près du terminal 4, les véhicules tournèrent à gauche et firent demi-tour le long de l'autoroute A30 en direction de Londres. Le plan consistait à traverser la M4 en empruntant une route à double sens et à rejoindre le cœur de la capitale par la voie rapide réservée aux bus et taxis.

Dans la Jaguar, Chambers demanda par radio pourquoi l'hélicoptère de la police n'était pas en vue. La réponse tomba, sarcastique : un appareil de surveillance se positionne rarement au milieu du principal couloir aérien d'Heathrow. Norquist sourit. Il regarda par la fenêtre défiler des zones pavillonnaires sinistres : des piétons avançaient tête baissée contre la pluie ; deux cyclistes engoncés dans leurs imperméables luttèrent contre le vent ; une Indienne protégeait un enfant dans les plis de son sari. Il se demanda comment les Britanniques réussissaient à garder leur sens de l'humour dans ce climat pluvieux.

Les motards ralentirent pour guider le convoi autour du rond-point sous la M4, puis les voitures s'engagèrent sur la bretelle d'autoroute. Deux motards allaient en avant de la Jaguar, les trois autres, déployés en triangle, libéraient la voie rapide, sirènes hurlantes et feux clignotants allumés. L'hélicoptère apparut et s'immobilisa pendant quelques secondes à trois cents mètres d'altitude, avant de pivoter sur lui-même et de piquer à l'est, vers le flot de la circulation. Llewellyn, en contact radio avec le pilote, réclama un état précis des conditions de circulation et exigea qu'on l'avertisse si des véhicules stationnaient sur la bande d'arrêt d'urgence, sur ou sous les ponts.

La circulation était exceptionnellement fluide. Ils parcoururent rapidement huit kilomètres tout en écoutant les commentaires laconiques du pilote. Son intonation changea brusquement. Il les avertit qu'un poids lourd de couleur blanche était immobilisé à environ deux kilomètres en avant au pied d'une pente : il allait voir. Comme la Jaguar amorçait un tournant, ses occupants virent l'hélicoptère se positionner au-dessus du camion. Llewellyn ordonna de réduire la vitesse et dépêcha les trois motards pour enquête.

« Que voyez-vous ? » demanda-t-il.

« Il y a un seul homme, répondit le pilote. Je m'approche. Je crois qu'il est asiatique, mais ce n'est pas sûr. Il ne répond pas. Il a l'air un peu bizarre. »

L'hélicoptère piqua sur la gauche de l'autoroute.

« Attendez, lança le pilote, le camion avance. Non, il s'arrête encore. Le chauffeur l'a placé à cheval sur les deux voies. Vous pourrez passer juste à gauche, comme les autres voitures, mais à droite vous n'aurez pas beaucoup de place.

– Ce n'est pas une solution », rétorqua Llewellyn. S'ils tentaient de doubler le camion et qu'un engin explose à l'intérieur, ils se retrouveraient tous dans l'autre monde. Ils ne pouvaient pas non plus se permettre de traverser le terre-plein central pour prendre l'autoroute à contresens, ni monter sur le remblai de gauche, bordé d'une épaisse haie d'aubépines. Faire marche arrière sur la voie rapide jusqu'à la station-service, à environ mille huit cents mètres, était la seule issue. À moins que le camion ne redémarre.

La Jaguar et son escorte roulaient à cinquante kilomètres-heure. La circulation qui avait ralenti derrière le camion s'était frayée un passage. Environ huit cents mètres de chaussée libre s'étendaient devant eux. Les deux derniers motards se laissèrent distancer pour empêcher tout véhicule de dépasser le convoi.

« Merde ! s'exclama Llewellyn. Putain de merde !

– Si vous neutralisez cette portion d'autoroute, proposa Chambers, l'hélico pourra descendre et on montera à bord.

– Faisons ça », intervint Norquist dont la voix était devenue autoritaire.

Le pilote l'entendit à travers la cacophonie qui lui parvenait du poste de contrôle central, mais il avait autre chose en tête. « Deux camionnettes se rapprochent par-derrière, un Transit rouge et une Toyota bleu sombre. Elles sont à environ huit cents mètres sur la voie des bus et elles arrivent à toute vitesse. Je vais descendre, mais le vent n'est pas favorable. Occupez-vous de ces véhicules. »

Llewellyn demanda aux conducteurs des voitures d'escorte banalisées de se replier et de se préparer à bloquer les camionnettes, au besoin en les faisant sortir de l'autoroute. Il savait que Scotland Yard écoutait la conversation et il recommanda délibérément aux chauffeurs d'ouvrir le feu si nécessaire. Il était convaincu qu'une attaque contre Norquist était engagée et il l'annonça à Scotland Yard, ajoutant qu'il n'avait pas de chance que cette saloperie arrive pendant son tour de garde.

La Jaguar et les Range Rover bondirent et parcoururent soixante-dix mètres avant de ralentir sur la bande d'arrêt d'urgence où elles roulèrent presque au pas. Les yeux de Jim Needpath passaient du rétroviseur au camion. Il était au supplice, poussé par l'urgence de prendre la fuite, d'échapper au traquenard, de sauver ses passagers. Il vit le conducteur du camion sauter hors de la cabine, courir jusqu'au bas-côté de l'autoroute déserte et grimper le talus vers la haie d'aubépines en fleurs. Deux des trois motards s'arrêtèrent près d'une passerelle métallique au-dessus de l'autoroute. Après avoir installé les motos sur leurs béquilles, ils s'élancèrent à la poursuite du chauffeur. Le troisième motard s'approcha du camion, le contourna et s'éloigna en accélérant, hurlant dans le micro de son casque qu'un

liquide coulait du véhicule sur la chaussée. Le camion était un Iveco diesel, mais le liquide sentait le pétrole.

Le pilote de l'hélicoptère décida de se poser sur l'autoroute. L'appareil piqua vers la passerelle métallique, se stabilisa à trente mètres, puis s'élança vers la Jaguar, soulevant une tempête d'écume dans son sillage. Au moment précis où l'appareil se posait sur le tarmac, le Transit rouge surgit sur la bande d'arrêt d'urgence, suivi de la BMW de la police. Le chauffeur de la Range Rover comprit la manœuvre, embraya la marche arrière et roula à la rencontre de la camionnette qu'il percuta une ou deux secondes plus tard.

Jim Needpath n'attendit pas davantage et s'approcha très vite de l'hélicoptère. Négociant un dérapage contrôlé, il se plaça de manière à protéger la portière de Norquist d'un mauvais coup par-derrière. Ce n'était pas évident à cause du rugissement du rotor et des tourbillons d'eau. Llewellyn et Chambers sortirent de la Jaguar, arrachèrent Norquist à son siège et l'entraînèrent, têtes baissées, vers l'hélicoptère. Ils étaient à mi-chemin quand la camionnette Toyota surgit de la grisaille. Elle heurta la Jaguar derrière le siège de Jim Needpath et la fit tourner sur elle-même. La berline avec les quatre membres de la Branche Spéciale suivait de près ; elle dérapa avant de s'immobiliser sans heurter les autres véhicules ; trois policiers en sortirent et ouvrirent le feu sur la camionnette. Une scène analogue s'était déroulée sur la bande d'arrêt d'urgence quand la Range Rover avait percuté le Transit.

Llewellyn et Chambers ne prirent pas le temps de regarder la scène. Au moment où ils hissaient Norquist dans l'hélicoptère, une balle ricocha sur le plexiglas du poste de pilotage. Enfin, Chambers s'engouffra dans la carlingue tandis que l'appareil décollait, s'inclinait vers l'avant et s'éloignait en rugissant.

Lorsqu'il eut atteint trois cents mètres, le copilote se retourna pour vérifier que ses passagers avaient mis leurs ceintures. C'est alors qu'il vit du sang couler sur la nuque de Norquist.

L'Américain avait déjà perdu connaissance.